

Un psy dans la cité

Présentation de Xavier Gommichon

« J'y ai travaillé douze ans, un secteur psychiatrique de la petite couronne ». C'est par ces mots que s'ouvre *Les patientes* de Sarah Stern. Un récit qui débute à la première personne, celui d'une expérience professionnelle et d'un moment de vie qui résonne presque banalement, rien qui ne laisse présager en tous cas ce vers quoi le lecteur se dirige.

On découvre rapidement toutefois qu'il s'agit de psychiatrie, de grosseur, de banlieue et d'immigration, d'un de ces lieux du monde où être une femme est particulièrement malaisé.

Sarah Stern nous convie à des récits précis et précieux de consultations à la maternité de St Denis, l'équipe médicale y interpelle les psychiatres sur des situations où la science et la technique ne suffisent plus, avant ou après l'accouchement.

Il s'agit sous sa plume non seulement de, je cite : « rendre compte d'un travail », mais aussi de faire vivre et partager la réalité de ces femmes qui n'ont pas l'idée de ce à quoi parvient ce travail : se raconter elles-mêmes. Dans cette entrée en matière, le ton est grave mais l'écriture légère.

On ne peut résumer un livre comme *Les patientes*, car ce récit se veut d'abord et avant tout un témoignage sur un lieu, une époque et une pratique, mais il use des artifices de l'écriture pour glisser d'un personnage à l'autre puis s'étendre sur des considérations politiques, des souvenirs personnels ou une remarque anthropologique. Le livre est découpé en autant de thèmes que de chapitres, tantôt biographiques, tantôt narratifs, tantôt didactiques, il a clairement une visée de vulgarisation et n'est donc pas réservé aux spécialistes.

Nous découvrons l'histoire de seize femmes, désignées par une lettre de l'alphabet de la lettre A à la lettre T. Méthode qui n'est pas sans rappeler celle avec laquelle procéda J. Breuer lorsqu'il publiait ses cas, masquant l'identité de ses patients et ne retenant que l'initiale du prénom et du nom de famille qu'il déplaçait d'un cran dans l'ordre alphabétique. Il en fut ainsi de Bertha Pappenheim, patiente emblématique de la pratique de Freud, renommée Anna O par J. Breuer dans leur ouvrage commun : *Études sur l'hystérie*. On nous rappelle qui était cette femme et ce qu'elle représente de moment fondateur pour la psychanalyse, elle qui avait baptisé *chimneysweeping* puis *talking cure* ce qui deviendra la méthode psychanalytique.

Dans *Les patientes*, l'anonymat est plus complet encore, mesure indispensable pour préserver le secret de qui vient livrer le plus intime de son existence. Seuls quelques traits physiques, un vêtement ou une information sur ses origines délivrent au sujet le statut de personnage plus qu'il ne dévoile son identité.

On notera que les hommes ne sont pas en reste puisque l'on trouve deux cas de patients masculins rencontrés lors des années de formation à la psychiatrie dite asilaire. Il s'agit d'une autre clinique, celle de la psychose souvent extraordinaire qui constituait le plus gros contingent des malades qu'on appelait *les fous*, une dénomination qui a disparu depuis que « tout le monde est fou », comme disait J. Lacan, c'est-à-dire plus personne.

Ce texte n'est donc pas entièrement un récit d'apprentissage, ni le roman d'une vie et encore moins une thèse.

La narratrice nous mène par la main d'une page à l'autre, d'un chapitre au suivant au gré d'un itinéraire sinueux comme un chemin de montagne. A chaque virage un nouveau panorama apparaît, un angle de vue différent sur le même paysage. Pas de ligne droite ni

d'érudition savante, mais quelques cairns où les initiales des patientes encadrent questions philosophiques et réflexions éthiques. Le seul livre que je connaisse où Dieu est malicieusement rangé entre Mme S et Mme T.

Clinique

Un des tours de force des *Patientes* est d'obtenir de ces témoignages une forme clinique c'est à dire, comme l'étymologie nous le rappelle, recueilli au plus près du lit du malade. « Le point de vue est celui du médecin », prévient la narratrice, « témoin impliqué et extérieur, qui rapporte ce qu'il voit » fin de citation.

Pour autant à aucun moment il ne s'agit ni d'un verbatim de cure, ni de cas psychiatriques, mais d'une forme *dépathologisée* d'états psychiques, où syndromes et nosologies n'ont pas leur place.

La clinique prend la forme d'une fiction, dans un récit avec un narrateur omniscient, dont le médecin n'est qu'un des protagonistes. Dès lors, on traverse cette fiction avec le même contrat de lecture que dans un roman. L'enjeu consiste à rendre à cette clinique une fluidité et une simplicité qui rend accessibles à chacun les enjeux de cette rencontre du sujet avec sa parole.

Le travail sur le signifiant, s'il est présent ne s'entend qu'à la marge, mais montre la manière de procéder du clinicien. Quand, par exemple, il est demandé à une femme d'énoncer dans sa propre langue un mot dont la puissance d'évocation - injure, injonction ou imprécation - insiste dans son discours. On saisit l'effet de surprise chez le sujet, produit par l'isolement et le décalage de la signification en jeu. Mais lorsque secondairement la narratrice ajoute sa propre énonciation, maladroite, le rire qui surgit témoigne d'une mortification de la jouissance du signifiant tout en trouant la figure de l'Autre, portée par le médecin.

On entre dans l'intimité de la relation patient-médecin, comme elle s'établit, de manière désordonnée et involontaire. « Parler donc, le patient s'y engage » écrit Sarah Stern, « sans l'avoir décidé, souvent ça le surprend, et parfois le médecin aussi (...) C'est la parole même qui opère des déplacements et, reprenant le passé, change le présent » fin de citation.

Changer le présent n'est abordable que de là où l'on vient, d'une histoire qui raconte le chemin parcouru, l'enfance, les joies et les souffrances vécues. En mai 1976 le Dr Lacan écrivait qu'il n'y a pas de sujet, au sens de la psychanalyse, sans histoire, écrit avec le y des hystériques que Freud écoutait bla-blater.

Psychanalyse et singularité

Car l'effet est toujours saisissant de prendre les cas un par un, d'entendre la singularité de chacun dans son énonciation propre, là où lui-même peine à ne pas se compter « quand il opère avec le langage », ainsi qu'on l'entend dans le fameux test de Binet et Simon: *j'ai trois frères, Paul, Ernest et moi*. C'est ce qu'observe très finement cette femme qui vient de recevoir son attestation de sécurité sociale : « vous savez docteur, j'ai vu que j'avais un numéro pour moi toute seule (...) avant j'étais la fille de, la sœur de... ».

Les femmes qui viennent à la maternité de St Denis ont affaire à bien des problématiques matérielles, familiales ou administratives en plus de la simple préoccupation

d'accoucher, ce dont le corps médical, et particulièrement la psychiatre, est obligé de tenir compte. L'une doit répondre aux questions dérangeantes de l'OFPPRA, une autre faire enterrer son mari selon le rite de son pays d'origine et épouser son beau-frère car la loi du lévirat l'impose. Un clinicien pourrait facilement se perdre à vouloir trouver le savoir adéquat, ethnopsychiatrique, légal ou autre, qui viendrait recouvrir ce réel qui percute le sujet et le divise.

Ici, non : la seule boussole qui vaille demeure la parole du patient et la logique de son désir.

Ce dont rendent compte ces vignettes cliniques c'est d'un travail hors-norme, à entendre comme c'est écrit, soit sans l'idée préconçue de ce que l'on doit entendre, mais plutôt celle de susciter l'énonciation. Car l'effet de l'énonciation est d'introduire l'écart qui existe du je de l'énoncé au sujet du désir.

C'est une pratique de la psychiatrie qui se perd, remplacée par une représentation neuropasteurienne de la santé mentale où le patient appartient à une cohorte et devient l'objet de protocoles prophylactiques ou de reprogrammation cognitive. Le psychiatre universel, celui qui sait tout de votre cerveau est sur point d'advenir jusqu'à ce qu'il soit remplacé par une IA générative.

Engagement subjectif

Il en va tout autrement dans *Les Patientes*, où se lit l'engagement du médecin au-delà de simplement prodiguer des soins.

Au seuil d'une certaine compréhension de ce qui se passe et où la dimension humaine prend les accents de ce que le Dr Lacan, dans son *Petit discours aux psychiatres*, nommait *être concerné dans son rapport avec le fou*, on trouve l'affect, donc le corps.

S'engager, c'est s'engager avec le corps, et Sarah Stern nous dit ça très bien, comment elle explore l'univers qui l'entoure, ce lieu qu'elle traverse et où elle est étrangère sans y être exilée. Elle la regarde, elle la touche, elle la hume, elle en rêve de cette banlieue nord. Ses promenades sur les abords de l'hôpital, ses mots sur l'histoire de St Denis dont elle visita enfant la Basilique avec son père, ne sont pas vaines digressions.

Elles placent le corps au centre de l'engagement comme ce qui soutient la voie du désir de l'analyste.

Faire sourdre du décor, de son ambiance, une dimension en lien avec l'inconscient, ne pas en gommer ce qui du sensible participe de cet inconscient, voilà ce qu'est pour Sarah Stern un psychiatre dans la Cité.

Bien qu'elle ne l'écrive pas ouvertement, le propos de ce livre est militant. Sur la question féminine et celle de la psychanalyse tout d'abord, puisque le livre est publié sous les auspices d'Antoinette Fouque et des *Éditions des femmes*.

Il y a ce lieu qui n'est pas anodin, une maternité. Un monde toujours un peu secret dont le témoignage de chaque femme dévoile ce qui s'y trouve de miraculeux ou tragique derrière la simplicité des mots.

Un monde dont les hommes sont exclus, car quoiqu'ils fassent, comme père, frère, ou médecin, ils ne vivront jamais, réellement cet événement. Cet événement qui vient à certaines est le dernier - pour combien de temps encore ? - à séparer les sexes.

Militante aussi, la description juste de la situation psychiatrique française et de son inexorable déclin, savoir-faire bicentenaire, reconnu internationalement et englouti par deux décennies de politiques gestionnaires, de discours démagogiques et de solutions bureaucratiques.

Dans cette maternité, cethôpital de la banlieue Nord, la psychiatrie, particulièrement sielle est orientée par la psychanalyse, touche au plus juste de ce qu'on appelle une éthique.

La psychanalyse qui n'est plus en odeur de sainteté résiste encore à la novlangue de la bureaucratie sanitaire, celle qui nomme *usager de la psychiatrie* ces expériences de vie hachées, ces destins fracassés aux murs de la violence du langage et du corps, de l'indifférence des Un tous seuls. Comment peut-on être un usager de la psychiatrie, comme on est un usager des services publics ou d'internet ? Comment peut-on être même un usager de l'existence ?

Pour nous tous, c'est à dire pour chaque Un, il ne s'agit jamais ni d'un choix de catalogue ni d'une promenade de santé, qu'on soit patient ou médecin.

Les patientes de Sarah Stern nous le démontrent merveilleusement et cruellement à chaque ligne de ce livre.